

## Le regard sur l'étranger au XIX<sup>e</sup> siècle : à propos des voyageurs français aux Baléares

Isabelle Bes Hoghton

*Universidad de las Islas Baleares*

isabelle.bes@uib.es

### Resumen

En el siglo XIX, numerosos viajeros franceses visitaron las Islas Baleares. Su texto viático, lejos de ser una reflexión objetiva de la realidad, nos transmite una mirada en el otro lleno de estereotipos y presupuestos. Intentaremos analizar cómo esta mirada en el insular Balear no puede destacarse de dos representaciones culturales del siglo XIX, la de la isla y la de la España romántica. Respondiendo a las expectativas de esta sociedad francesa que esperaba encontrar en España un universo totalmente opuesto a su cotidiano, un mundo primitivo lleno de magia oriental, y en toda isla, la isla de los Afortunados, los viajeros retratan a un insular a medio camino entre el Paraíso y el Oriente.

**Palabras clave:** literatura de viajes; viajero francés; Islas Baleares; isla; siglo XIX.

### Abstract

In the XIXth century, many French travellers visited the Balearic Islands. Their travel writing, far from being an objective reflection of the reality, conveys a gaze on the Other full of stereotypes and assumptions. We analyze how this gaze on the Balearic islander comes from two cultural representations of the XIXth century, the island representation and the romantic Spain representation. Responding to the expectation of the XIXth century French society, who hoped to find in Spain an universe completely opposite to its daily life, a primitive world full of oriental magic, and in all islands, the fortunate island, the travellers portray an Islander half way between Paradise and Orient.

**Key words:** travel literature; French traveller; Balearic Island; island; XIXth century.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'étranger porteur d'exotisme fit l'engouement de toute une société. Aller à l'étranger, voyager et en rapporter tout un bagage empli d'exotisme et de pittoresque comblaient les désirs de cette société en fuite de la réalité et du quotidien. Une de ses destinations privilégiées, après la Suisse et l'Italie, fut l'Espagne. Nombreux furent les hommes de lettres, les artistes, les journalistes ou simplement les

grands amateurs de voyage qui traversèrent les Pyrénées à la recherche du « pays romantique par excellence » (Farinelli, 1936). Certains s'aventurèrent même jusqu'aux Baléares<sup>1</sup>. À leur retour en France, ils s'empressèrent de faire partager leurs impressions de voyage à un lecteur enthousiaste. Leur texte viatique, loin d'être une réflexion objective du réel, nous transmet un regard sur l'autre gorgé de stéréotypes et de présupposés<sup>2</sup>. La représentation de l'étranger Baléare passée au travers du prisme des conceptions culturelles et des préjugés des voyageurs ne sera plus qu'une image donnée de l'autre dans la société romantique et postromantique.

Dans notre article, nous tenterons d'analyser comment ce regard sur l'insulaire Baléare ne pourra se détacher de deux représentations culturelles dix-neuviémistes, celle de l'île et celle de l'Espagne romantique. Répondant aux horizons d'attente de la société française du XIX<sup>e</sup> siècle qui espérait trouver en Espagne un univers totalement opposé à son quotidien, un monde primitif empreint de magie orientale, et en toute île, l'île des Bienheureux<sup>3</sup>, les voyageurs dépeindront un insulaire bercé entre le Paradis et l'Orient.

Second élément constructif du récit de voyage, après le paysage, l'homme et ses mœurs et coutumes ont une place privilégiée dans le texte des voyageurs. Leur représentation, tout comme celle du paysage, est culturelle. Dans sa recherche de l'exotisme, et entres autres de l'exotisme insulaire, le voyageur dix-neuviémiste va représenter l'habitant Baléare sous les parements du stéréotype romantique de l'insulaire. Passé par le filtre du « bon sauvage » et du « bienheureux », l'habitant décrit dans les récits s'écartera de la réalité pour devenir une figure idéalisée.

Depuis des siècles et surtout depuis l'époque coloniale, une dichotomie s'était créée entre l'homme civilisé et l'homme sauvage. Si au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle, l'on par-

---

<sup>1</sup> Le consul français André Grasset de Saint-Sauveur de 1801 à 1805, le physicien François Arago (en 1808), le baron Isidore Taylor (en 1823), le botaniste Jacques Cambessèdes (en 1825), l'écrivain George Sand (de novembre 1838 à février 1839), le baron Charles Dembowski (en janvier et février 1839), l'illustrateur Jean-Joseph Bonaventure Laurens (en septembre et octobre 1839), Joséphine de Brinckmann (en 1850), le baron Charles Davillier (en 1862), Léopold Alfred Gabriel Germond de Lavigne (récit publié en 1866), Pierre Léonce Imbert (récit publié en 1875), Léon Roubière (en août 1881), Paul Henry (en octobre 1881), l'abbé Abdon Mathieu (récit publié en 1887), le félibre Frédéric Donnadiou (en mai 1887), le journaliste Jules Hippolyte Percher (en mai 1888), l'illustrateur Gaston Vuillier (en octobre 1888), le journaliste André Hallays (en mars 1891), le journaliste Edouard Conte (en septembre 1893), Mme de Harrasowsky (en avril de 1894), Lucien Trotignon (en février 1895) et le médecin Marius Bernard (récit publié en 1895). Pour en savoir plus sur les motivations des voyageurs, consulter Bes Hoghton (2012) et sur la forme de leurs récits de voyage, Bes Hoghton (2013).

<sup>2</sup> Comme le préconisait Édouard Conte (1895: V), le voyageur devait entrer « dans l'âme des habitants, juste assez pour la voir en beau, pour lui prêter [ses] chimères ».

<sup>3</sup> Même si ce mythe fut associé en premier lieu aux îles Canaries par Pline, Ptolémée, Horace et Virgile (cf. Martínez, 1992 et Pico et *al.*, 2000), il s'est vite dissocié d'un référent spatial pour s'appliquer à tout imaginaire insulaire (Pioffet, 2005: 161).

lait du bon civilisé et de l'inculte et barbare sauvage, au XVIII<sup>e</sup> siècle, la balance se renversa avec le baron de Lahontan qui popularisa le personnage du « bon sauvage », vigoureux, simple et généreux, ignorant la corruption des sciences et des arts, et heureux parce qu'il obéit à la nature, sa mère. Marmontel (*Les Incas*, 1777), Rousseau (*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755) et Bernardin de Saint Pierre (*La chaumière indienne*, 1790) consolidèrent cette figure du « bon sauvage » libre, sain, bon et heureux. Depuis Bernardin de Saint Pierre et le bonheur de la société primitive de l'île de France dans *Paul et Virginie*, l'habitant des îles était bon et heureux.

Le voyageur qui visitait les Baléares, des îles « perdues » en Méditerranée et pratiquement inconnues en France, ne pouvait que s'attendre à y trouver un homme loin de la civilisation, un homme à l'état naturel<sup>4</sup>. Et c'est en effet, ce qu'il y rencontra et ce qu'il voulut dépeindre à ses contemporains. Il oublia totalement l'habitant de la ville, pour porter toute son attention sur l'habitant des campagnes qui correspondait plus à l'image recherchée de l'insulaire. S'il mentionnait parfois le palmésan, ce n'était que pour regretter son européisation autant dans le costume que dans les coutumes (Taylor, 1860 : 251). À la fin du siècle, il fuyait l'habitant de Sóller, « la ville du travail et de l'industrie » (Conte, 1895 : 148), où il retrouvait les ouvriers de la France industrielle avec « le mouchoir écarlate noué sous le menton » (Conte, 1895 : 148) et leurs « assujettissements au jeu, à la boisson, le pli d'aller au café tuer la soirée, que les Majorquins des autres cantons passent en famille » (Conte, 1895 : 151)<sup>5</sup>. Dans sa fuite du monde civilisé et industriel, dans sa recherche du pittoresque, le voyageur se pencha sur le seul élément de la société majorquine non touché par le progrès et arrêté dans un temps primitif : le *pagès*. Ces paysans lui offraient « la nature prise sur le fait » (Laurens, 1945 : 118) et composaient « un tableau vivant qui rap-

<sup>4</sup> Joséphine de Brinckmann écrit dans sa lettre du 26 juin 1850 que dans le continent, on considère généralement les Baléares « comme des pays perdus pour la civilisation » (Brinckmann, 1852 : 317). Et Jacques Cambessèdes écrit à propos d'Ibiza : « Lorsqu'on l'aperçoit de la mer, on ne voit qu'une vaste forêt qui semble couvrir toute l'île ; son aspect sauvage annonce le faible degré de civilisation auquel sont parvenus ses habitants » (Cambessèdes, 1826 : 31). Marius Bernard, à la fin du siècle, affirme encore « Majorque, Minorque, Ivize sont, pour nous, comme des îles très lointaines, presque inconnues, peuplées d'insulaires à peine civilisés et cependant elles ont des évêques, des collèges, des Académies des Beaux-Arts, des sociétés de médecine, des compagnies savantes, une trentaine de journaux... » (Bernard, 1895 : 202).

<sup>5</sup> Antònia Morey Tous (2008 : 150 et 157) souligne qu'à partir de 1880, Sóller développe et mécanise la manufacture du coton et conclue qu'à partir de la seconde moitié du siècle, les fondements d'un nouveau modèle social et économique caractérisé par le progrès de l'industrialisation se mettent en place aux Baléares. Manel Santana i Morro (2008 : 213) met en avant que, dans le dernier tiers du siècle, une série de transformations socioéconomiques, dont, entre autres, l'apparition d'une nouvelle bourgeoisie capitaliste et la naissance de la classe ouvrière, change progressivement les bases structurelles traditionnelles de la société Baléare.

pelle les moissonneurs de Léopold Robert » (Laurens, 1945: 118). Ces bergers majorquins, avec leur peau de chèvre brune sur le dos, le plongeaient dans « la plus haute antiquité » et aiguïsaient son imagination toute romantique. Leur description touchait souvent l'archétype, comme celle de Charles Dembowski : « Il ignore la *cuchillada*, coup de couteau, vide ses querelles à coups de poing, tricote des bas ou chante pendant ses loisirs, et vénère saint Antoine à l'égal de Dieu et de la Vierge » (Dembowski, 1841 : 299), de Marius Bernard : « Et, le soir, tandis que, sur la porte, nous attendons l'heure du sommeil, des paysans, –des *pageses*, rentrent de la campagne aux sons idylliques de la flûte et de la guitare qui précèdent leur petite troupe » (Bernard, 1895 : 228), ou encore celle d'André Hallays, à la fin du siècle, qui, « avec leur accoutrement biblique et leurs visages labourés de rides » les compare aux « bergers d'une Nativité peinte par Ribera » (Hallays, 1899 : 336).

On insista et exagéra la bonté, la douceur, et le bonheur de ce peuple des campagnes. Suivant la tradition débutée par le géographe grec Strabon et son portrait des insulaires dans une paix continuelle et une félicité parfaite, tous les voyageurs, y compris le consul André Grasset de Saint Sauveur, qui était plus critique des îles que flatteur, reprirent ce qui peu à peu se transforma en un cliché. Illustrée soit par des anecdotes (Taylor, 1860 : 252-253)<sup>6</sup>, soit par des données judiciaires (Dembowski, 1841 : 300)<sup>7</sup> ou de simples exclamations (Grasset de Saint-Sauveur, 1807 : 299)<sup>8</sup>, la pureté de ce peuple pacifique, bon et heureux inonda les pages des récits de voyage. Les maisons avaient les portes ouvertes dans les villages (Conte, 1895 : 161 ; Henry, 1884 : 78), les prisons étaient abandonnées faute de malfaiteurs (Conte, 1895 : 162), les paysans y compris les enfants étaient extrêmement polis et gentils à l'égard de l'étranger, le saluant toujours en ôtant leur chapeau, l'accompagnant parfois un bout de chemin (Vuillier, 1982 : 50 ; Davillier, 1874 : 785) et l'hébergeant gratuitement.

<sup>6</sup> « [...] et telle est l'horreur des Mayorquins pour voir verser le sang, que tout le monde s'éloigne de l'endroit où le patient doit expier son crime. Nous en avons vu un exemple bien frappant. Sur une petite place, derrière la *plaza de Cort*, vers la fin du seizième siècle, un Catalan tua dans une dispute un de ses compatriotes; condamné à mort, la sentence devait s'exécuter sur le lieu où l'assassinat s'était commis, en face de la maison d'un riche hidalgo, nommé Zaforteza; ce dernier employa tous les moyens pour éloigner de sa demeure ce triste spectacle, tout fut vain; désespéré, il fit murer pendant la nuit toutes les ouvertures qui donnaient sur la place, et ordonna dans son testament que ses héritiers ne les fissent pas rouvrir, sous peine de perdre leur héritage. Lorsque nous visitâmes Palma, les portes et fenêtres étaient encore bouchées, et la volonté du défunt avait été respectée » (Taylor, 1860 : 252-253).

<sup>7</sup> « [...] voici bientôt deux ans écoulés sans que la *real audiencia* de Palma ait eu à prononcer sur un seul cas d'assassinat » (Dembowski, 1841 : 300).

<sup>8</sup> « Quelle franchise dans la joie de ces paisibles habitants de la campagne ! quelle pureté ! quelle délicate simplicité de mœurs ! Dans toutes ces fêtes, où le peuple accourt et se réunit en foule, jamais de rixes ; une joie pure, une tranquillité parfaite en font les délices et l'objet de l'admiration de l'étranger » (Grasset de Saint-Sauveur, 1807: 299).

Qu'ils soient du début ou de la fin du siècle, pratiquement tous les voyageurs affirmaient que l'insulaire méconnaissait le vol et l'assassinat et l'abbé Abdon Mathieu alléguait même que « les mouvements révolutionnaires y font à peine sentir leurs fâcheux contre-coups » (Mathieu, 1887 : 209). Ce peuple affable et inoffensif, incapable de tout crime aux dires de la plupart des voyageurs, atteignit cependant à la sécurité de trois d'entre eux<sup>9</sup>.

Si la primitivité de cet insulaire fut décrit sous des angles très positifs par la plupart des voyageurs, car elle offrait cette image de l'autre tant attendue dans les îles, l'un d'entre eux, cependant, l'appréhenda de manière beaucoup plus négative. Loin d'être enchantée par cette société à l'état naturel, George Sand (1971 : 1177) fut heureuse de « quitter les sauvages de la Polynésie pour le monde civilisé ». Son tableau de cette société primitive est en totale opposition avec la douce description bucolique des amours des paysans majorquins par Dembowski (1841 : 300) :

---

<sup>9</sup> En 1808, le physicien astronome François Arago termina en prison et dut s'enfuir en cachette de l'île pour ne pas finir exécuté. Dans un climat tendu devant l'invasion napoléonienne de Barcelone, les Majorquins ne voyaient pas d'un bon œil les travaux géodésiques de ce scientifique français, installé sur le mont de Galatzó, pour poursuivre ses études sur la mesure du méridien de Paris. On le soupçonnait de s'être établi dans ce haut lieu stratégique pour favoriser l'arrivée de l'armée française, en lui faisant des signaux. Lorsque l'officier d'ordonnance de Napoléon, M. Berthemie arriva à Palma, leur soupçon parut justifié : « on se souvint alors du Français établi au *Clop de Galazo*, et l'on forma une expédition populaire pour aller s'en saisir » (Arago, 1854 : 39). Pour échapper à cette foule populaire enragée, le physicien demanda de se faire enfermer au château de Bellver. Il arriva au cachot sain et sauf, avec pour seule blessure, un léger coup de poignard à la cuisse. Le voyageur fut rejeté par tous comme un traître et abandonné par ses anciens amis de Majorque. Son exécution était déjà annoncée dans les journaux. C'est grâce à l'aide de son collaborateur, Rodriguez, qu'il put s'enfuir avec l'officier français, après deux mois d'emprisonnement. Quelques années plus tard, en 1839, Laurens nous relata sa mésaventure sur les coteaux de Sóller. Il fut arrêté pour avoir fait un croquis du château de Sóller, accusé de lever le plan d'une forteresse. Cet « ennemi de la patrie et de la constitution » fut interrogé et retenu par le gouverneur pendant trois longues heures. George Sand se complut à reprendre cette mésaventure qui démontrait, selon elle, « la méfiance de l'insulaire » face à l'étranger. Elle oubliait qu'après la guerre d'Indépendance et l'expédition des Cent mille fils de Saint Louis, la suspicion envers les Français était bien naturelle et qu'une Espagne partagée par la guerre civile (*carlistas* contre *crístinos*) justifiait la « prudence de l'Espagnol ». Elle-même et Charles Dembowski décidèrent de se rendre en Espagne en plein conflit carliste, un moment politique particulièrement difficile qui pouvait entraîner de possibles dangers. Une quarantaine d'années plus tard, Pierre Léonce Imbert et son ami Prévost furent chassés de la même façon des abords de la forteresse de Sóller pour en avoir aussi fait une esquisse (Imbert, 1875 : 132-133). Ce ne fut d'ailleurs pas le seul incident qu'ils souffrirent sur cette « île inhospitalière » (Imbert, 1875 : 143). Alors qu'ils étaient sur le port de Palma et que Prévost avait commencé à le peindre, ils furent arrêtés par deux gardes civils et accusés d'être des agents de la révolution, qui préparaient des boules incendiaires, pour les lancer sur les bateaux amarrés dans le port. Après avoir éclairé le malentendu avec le chancelier, nos voyageurs furent priés de changer de vêtements et de se faire raser, pour n'être pas reconnus par la population (Imbert, 1875 : 143). Ils décidèrent alors de quitter immédiatement Majorque.

Par son costume il rappelle les Palicares de la Grèce; par ses amours, les bergers du Tasse et de Virgile. Lorsqu'une jeune fille plaît à un paysan mallorquin, il sollicite des parents la permission de fréquenter leur maison. S'il trouve sa bien-aimée en conversation avec un rival, il se retire ou se tient à l'écart, attendant avec une résignation édifiante qu'on veuille bien l'écouter à son tour. En public, le fiancé ne parle jamais à sa future qu'à distance respectueuse. Dans les veillées du village, il lui exprime sa passion en lui jetant de la poudre de verre sur les cheveux, et la belle est toute fière de cet hommage public rendu à ses charmes.

George Sand ne cherchait absolument pas à faire rêver son lecteur en le transportant dans les temps les plus reculés de la pastorale antique, mais lui présentait au contraire la dure réalité à laquelle elle fut confrontée: un paysan ignorant, à l'état premier de l'évolution humaine, une «île des singes» comme elle osa l'appeler<sup>10</sup>. C'est malheureusement cette caractérisation négative et fort subjective de ce peuple qui marqua les historiens et les géographes de l'époque. Dans le chapitre «Îles Baléares et Pityuses» (1847) de l'ouvrage *L'Univers ou Histoire et description de tous les peuples, de leurs religions, mœurs et coutumes, etc.* en appendice du tome sur l'Espagne, Frédéric Lacroix reprenait entièrement l'opinion de l'écrivaine, affirmant que le témoignage des voyageurs qui citaient des faits, était plus fiable que l'assertion des géographes. Il définissait le peuple Baléaire par son absence de civilisation qu'il ne devait pas à lui-même mais aux institutions sociales, aux autorités locales et au gouvernement central « qui ne font rien pour instruire et civiliser ce peuple, plus digne de compassion que de blâme » (Lacroix, 1847 : 9). Quelques années plus tard, le premier guide Joanne sur l'Espagne, publié par Louis Hachette, parlait à nouveau de Majorquins « fanatiques, superstitieux, indolents et d'une extrême ignorance » (Germond de Lavigne, 1866: 742) et en faisait aussi retomber la faute sur le gouvernement, les moines et l'Inquisition. Ce guide allait même jusqu'à les animaliser derechef, non plus en « singes » comme la célèbre écrivaine romantique mais en « chèvres » :

Dans l'hiver, ils se couvrent d'une cape grise qui a l'air d'un froc de moine, ou d'une grande peau de chèvre d'Afrique avec les poils en dehors. Quand ils marchent par groupes avec ces peaux fauves traversées d'une raie noire sur le dos, et tombant de la tête aux pieds, on les prendrait volontiers pour un troupeau marchant sur les pieds de derrière. Presque toujours en se

<sup>10</sup> « Et pourtant ce paysan majorquin a de la douceur, de la bonté, des mœurs paisibles, une nature calme et patiente. Il n'aime point le mal, il ne connaît pas le bien. Il se confesse, il prie, il songe sans cesse à mériter le paradis; mais il ignore les vrais devoirs de l'humanité. Il n'est pas plus haïssable qu'un bœuf ou un mouton, car il n'est guère plus homme que les êtres endormis dans l'innocence de la brute » (Sand, 1971 : 1158).

rendant aux champs ou en revenant à la maison, l'un d'eux marche en tête, jouant de la guitare ou de la flûte, et les autres suivent en silence, emboitant le pas, et baissant le nez d'un air plein d'innocence et de stupidité (Germond de Lavigne, 1866 : 743).

Dans la description de ses fêtes traditionnelles, autant des fêtes religieuses que des fêtes païennes, l'insulaire allait encore apparaître comme un bienheureux, un homme simple et satisfait qui jouit du moment, de la fête, un homme d'un autre temps. Dans tout récit de voyage, quelque soit l'époque, le voyageur ou le pays visité, la fête traditionnelle offre toujours une source inassouvie d'exotisme au voyageur. Les fêtes furent le prétexte à de longues descriptions pittoresques, un sujet parfait pour des tableaux vivants dignes des plus grands peintres. En plus d'exotisme et d'insolite, elles apportaient au lecteur ce second élément tant recherché: de l'esthétique et du pittoresque. La fête par un procédé de fragmentation picturale fut transformée en scène de genre et comme l'écrit Daniel-Henri Pageaux (1996 : 64), « la réalité espagnole [et majorquine] est totalement théâtralisée selon les lois de la composition picturale ». La foire aux bestiaux, par exemple, décrite par Grasset de Saint-Sauveur fut l'objet d'un charmant tableau champêtre. C'est d'ailleurs, l'un des seuls passages du *Voyage* où le consul devient lyrique et se laisse emporter par sa sensibilité pour offrir à son lecteur une description très pittoresque :

La plaine est couverte de petites boutiques. Là, au milieu des troupeaux bélans, des groupes de jeunes gens assis sur l'herbe, à l'ombre d'un olivier, font un repas champêtre; ici d'autres se livrent à la danse au son d'une rustique musette; un étranger paroît-il, on s'empresse de l'inviter à prendre part au festin, ou à la danse: on se réjouit lorsqu'il accepte (Grasset de Saint-Sauveur, 1807 : 298).

Le tableau insolite et primitif de la fête de Saint-Antoine, avec son mélange de profane et de sacré caractéristique des peuples peu civilisés, délecta le voyageur romantique:

Le jour de mon arrivée on célébrait dans ce village la fête de saint Antoine, patron de Mallorque [sic]. Un prêtre était établi sous le perron de la maison commune, et aspergeait d'eau bénite la longue procession de porcs et de mulets qui défilait devant une statue du saint. Des paysans masqués en l'honneur du carnaval conduisaient ces animaux, et au moment de la bénédiction, ils déposaient leur offrande à l'image du saint, sur un plat d'argent que tenait un jeune clerc (Dembowski, 1841 : 300).

La danse majorquine procurait aussi un tableau pittoresque et médiéval. « D'un caractère primitif, honnête et d'une naïveté charmante » (Vuillier, 1982 : 48), elle séduisait le voyageur tout autant que la voluptueuse *jota* espagnole :

Puis se fait une sorte de quadrille local, naïf en sa simplicité. Les coudes au flanc et les mains levées, les jeunes filles se remuent à peine, graves comme si elles exécutaient une danse sacrée, et, devant elles, les hommes se démènent en jetés-battus, en ailes de pigeons, en entrechats incohérents... (Bernard, 1895 : 213).

Cette danse s'accompagnait de « poésies vieilles, chantées pour la plupart » qui avaient « la fraîcheur et la naïveté de nos chansons du XII<sup>e</sup> siècle » (Vuillier, 1982 : 49).

Un peuple bien ancré dans ses traditions populaires d'un autre temps, du temps de l'innocence, de la naïveté, du bonheur simple, un peuple non corrompu par la civilisation, la modernité, l'industrialisation, est bien l'image que le voyageur veut offrir à son lecteur, de ces îles et de leurs habitants. Cette image de l'île des bienheureux, de l'île paradis était déjà présente au siècle des lumières et le dix-neuvième siècle ne fit que la consolider. C'est dans cette quête inassouvie du temps passé, de l'avant modernité que ce voyageur, « mal dans sa peau » (Pageaux, 1996 : 66) fuit la France en pleine transformation pour se réfugier dans un mirage d'exotisme et de couleur locale. Comme l'écrivait Baudelaire dans *Les Vocations*, le romantique, mais aussi le voyageur de la deuxième moitié du siècle, n'est jamais bien nulle part et croit ainsi qu'il serait mieux ailleurs que là où il est<sup>11</sup>. George Sand avait aussi souligné qu'il ne s'agissait pas tant de voyager que de partir (Sand, 1971 : 1033). Dans sa poursuite éternelle de l'*exò*, de l'ailleurs, le voyageur va y rechercher le retour aux origines : le paradis perdu, comme nous venons de le voir, mais aussi l'Orient, source de la civilisation judéo-chrétienne et berceau culturel et religieux de l'Occident.

Rejetant une France en pleine mutation, la nouvelle société industrielle qui s'annonce et toute sa modernité<sup>12</sup>, il se plonge dans une recherche effrénée de l'origine, une origine « significativement lié(e) à la partie du monde qui passe pour le berceau des civilisations occidentales: l'Orient (là où le soleil se lève, *orior*) » (Lançon et Née, 2009 : 8). « Chez la plupart des romantiques, c'était l'orient qui rassemblait

<sup>11</sup> « Je ne suis jamais bien nulle part, et je crois toujours que je serais mieux ailleurs que là où je suis » (Baudelaire, 1975 : 334).

<sup>12</sup> « Mais, au dix-neuvième siècle, les hommes, les événements sont lancés à toute vapeur sur un sol brûlant ; et depuis l'origine du monde, y a-t-il jamais eu une époque plus féconde que la nôtre en catastrophes et en événements inattendus ? Après tant de tempêtes successives, trouverons-nous enfin le calme ? [...] Pauvre France ! En 1849 je la laissais en proie aux inquiétudes les plus douloureuses ; nul n'osait interroger l'avenir. Un an plus tard, je retrouvais sa position encore plus grave », écrivait Mme de Brinckmann (1852: 343) à son retour d'Espagne.



dans un centre magique toutes les terres des grands rêves et des grandes séductions » affirmait Arturo Farinelli (1936-1973) dans *Le romantisme et l'Espagne*. Mais l'Orient des romantiques est à comprendre au sens large. L'Orient est l'antithèse absolue de l'Occident :

Occident antinomique, l'Orient est un Occident inversé, confiné dans une irréductible altérité: non la raison, mais la passion, le merveilleux, la cruauté; non le progrès ou la modernité, mais le temps arrêté, le primitif; non le quotidien proche, mais le lointain enchanteur, jardin perdu ou paradis retrouvé (Pageaux, 1996 : 82).

L'Orient c'est l'Inde, la Chine, la Perse, la Turquie, l'Afrique, l'Égypte mais aussi l'Italie et l'Espagne : « Désormais dans la conception romantique les deux termes oriental et espagnol seront inséparables » (Farinelli, 1936 : 673). « À l'espace hispanique se substitue un rêve oriental, rejetant hommes et culture dans un décor anachronique et proprement déplacé, d'un strict point de vue géographique » (Pageaux, 1996 : 64). Les Baléares ne furent pas exemptes de ce phénomène. De par « leur position entre l'Europe et l'Afrique » (Cambessèdes, 1826 : 5)<sup>13</sup>, ces îles étaient pour les contemporains du XIX<sup>e</sup> siècle un territoire limitrophe bien plus oriental qu'européen. Dans leur rêve d'Orient, les voyageurs transformèrent la réalité insulaire pour n'en donner qu'un espace idéalisé par le mirage oriental.

L'habitant ne put donc échapper à ce retour vers le passé maure car « [...] aux Baléares les bêtes comme les hommes ont gardé du sang africain dans les veines » (Hallays, 1899 : 335). Bien plus qu'européen, il devait avant tout se rapprocher de l'arabe autant au niveau du caractère que sur le plan physique. Son absence de vie intellectuelle lui donnait « plus de ressemblance avec l'Africain qu'avec l'Européen » (Sand, 1971 : 1073). Sa nonchalance, sa paresse, sa fierté en faisait « De vrais Arabes ! mais des Arabes *consciens* et jouissant en philosophes de leur philosophique bonheur » (Hallays, 1899 : 341). Sa femme avait « toute l'ardeur du tempérament africain » (Germond de Lavigne, 1866 : 742). Physiquement, plus que les hommes, ce sont les femmes qui ont le type mauresque recherché: « plantureuses à l'excès, de formes lourdes, un peu empâtées comme des Orientales » (Trotignon, 1895 : 234). Dans son costume traditionnel, le Majorquin avait aussi quelque chose d'oriental, de turc (« Ils ont la taille serrée dans une ceinture de couleur, et de larges caleçons bouffants comme les Turcs, en étoffes rayées, coton et soie, fabriquées dans le pays », Sand, 1971 : 1131) ou de grec<sup>14</sup> :

<sup>13</sup> Taylor (1860 : 249) écrit aussi : « Elles sont à égale distance des deux continents d'Europe et d'Afrique ».

<sup>14</sup> Description reprise intégralement par Germond de Lavigne (1866: 742-743).

Sa calotte, ses cheveux courts, sa casaque, ses larges culottes et ses souliers sans boucles, rappellent la mémoire des Grecs, les premiers alliés des insulaires baléares. [...] Leur costume a aussi assez de ressemblance avec celui des Grecs actuels sous la domination des Turcs: il rappelle le souvenir du règne des Maures dans les îles Baléares. Ces insulaires diffèrent uniquement des Grecs par la longueur de l'habit qu'ils portent moins long. Ils n'ont point adopté l'usage de la moustache, et ne se coiffent point d'un turban (Grasset de Saint Sauveur. 1807 : 333-334)<sup>15</sup>.

Ses coutumes, et plus particulièrement, sa musique « bien monotone, bien triste, bien arabe » (Sand, 1971 : 1066) et ses chants<sup>16</sup> « simple[s] comme une mélodie arabe » (Vuillier, 1982 : 25), transportaient le voyageur français dans le monde magique des contes orientaux. Lors d'un bal rustique de Mardi Gras, George Sand va jusqu'à comparer le chanteur au roi Belzébuth, dieu philistin adoré dans la ville d'Eqrön (Sand, 1971 : 1129). Pendant les fêtes, l'assemblée était « assise par terre, accroupie à la manière des Orientaux et des Africains » (Sand, 1971 : 1130). Marius Bernard, qui juste avant de visiter l'Espagne venait de Tanger et avait parcouru l'Algérie, compara les sons des guitares et les chants qu'il entendit le soir à Palma à ceux qu'il avait écouté à Alger (Bernard, 1895 : 212). Il retrouva même « les *atabalès* et les *añafilès* –les tambours et les trompettes mauresques– » (Bernard, 1895 : 204) lors de la procession du *Corpus Christi* à Palma. Y compris, le chant des crieurs de nuit de Palma fut rattaché à une tradition mauresque car « les mahométans commencent toujours leurs discours par une louange à Dieu » (Vuillier, 1982 : 25).

Pour introduire leur lecteur dans un espace oriental, certains voyageurs usent ce que Jean-Marc Moura a appelé « un artifice lexical » (Moura, 1992 : 98). C'est le cas par exemple de Marius Bernard qui sature son récit de lexiques étrangers aux résonances typiquement orientales : « Ben-Dinat, Almudayna, Ezechin, Arrabal-ed-Djédid, Zuda, atabalès, añafilès, ... ». Ces mots ne décrivent pas une réalité précise mais évoquent une atmosphère tacite que le lecteur va instantanément reconnaître. Ces clichés lexicaux, signaux figés qui renvoient à une réalité exotique, entraînent l'imaginaire du lecteur vers des contrées lointaines, affirme Moura qui continue :

L'homme ou le pays lointains ne sont pas découverts mais reconnus. Le lexique renvoie en fait aux représentations précon-

<sup>15</sup> Voir aussi Cambessèdes (1826: 24) : « Le costume des hommes ressemble beaucoup à celui des Grecs » ; Dembowski (1841 : 30) : « Par son costume, il rappelle les Palicares de la Grèce » ou encore Laurens (1945 : 118) : « On croit voir des Grecs modernes ».

<sup>16</sup> « Je m'imaginais que les Arabes chantaient ainsi, et Mr Tastu, qui a fait des recherches à cet égard, s'est convaincu que les principaux rythmes majorquins, leurs fioritures favorites, que leur manière, en un mot est de type et de tradition arabes » (Sand, 1971 : 1129).

ques qu'élabore l'imaginaire social à propos de l'étranger. Il fonctionne selon des stéréotypes culturels (Moura, 1992 : 100).

Transporter le lecteur dans un Orient idéalisé, faire revivre le passé maure de ces îles qui avaient « la solennité et le silence de l'Orient » (Sand, 1971 : 1039), telle était l'une des « fantaisies exotiques » (Moura, 1992 : 98) de nos voyageurs. Elle fut suivie aussi par la presse, qui ne fit que nourrir des stéréotypes culturels chaque fois mieux établis. L'article du *Magasin Pittoresque*, intitulé « La Bourse de Palma dans l'île de Majorque », s'arrêtait longuement sur l'élégance mauresque de la capitale (tome V, janvier 1837: 9). Jane Dubuisson (1841: 214) dans son article géographique « Palma », paru dans la *Revue du Lyonnais* (volume XIII), s'évertuait aussi à donner un portrait oriental de cette ville et de ses habitants.

Pour reprendre les mots que Jean-Nicolas Illouz appliquait à Nerval et à son *Voyage en Orient*, nous pourrions conclure en disant :

En partant vers l'Orient [ou vers les Baléares] le voyageur remonte, ou rêve de remonter, aux sources de son histoire. Et, quelquefois, le miracle en effet se produit, quand, malgré les ruines et la poussière, le passé ressurgit, comme s'il s'était maintenu tel qu'en lui-même dans un présent éternel (Illouz, 2009 : 67).

Un présent éternel, une image figée, celle du Paradis, celle de l'Orient, voilà tout ce que l'on attendait de ces îles. La recherche effrénée de l'exotisme empêcha la véritable découverte de l'autre. La question que l'on posa à Théophile Gautier à propos des Espagnols s'impose : Mais où sont les insulaires Baléares ?

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARAGO, François (1854) : *Histoire de ma jeunesse*, in *Œuvres complètes, publiées sous la direction de J.A. Barral*, Tome premier. Paris, Gide et J. Baudry, Leipzig, T.O. Weigel.
- BAUDELAIRE, Charles (1975) : « Le spleen de Paris », in *Œuvres complètes*, Tome I, Bibliothèque de la Pléiade. Paris, Gallimard.
- BERNARD, Marius (1895) : *Autour de la Méditerranée. Les côtes latines. L'Espagne (De Tanger à Port-Vendres)*, vol. 1. Paris, Henri Laurens.
- BES HOGHTON, Isabelle (2012) : « L'imaginaire insulaire: l'horizon d'attente des voyageurs romantiques aux Baléares », in Diana Cooper-Richet et Carlota Vicens-Pujol (dir.), *De l'île réelle à l'île fantasmée. Voyages, littératures et insularité*. Paris, Nouveau Monde Editions, 183-196.

- BES HOGHTON, Isabelle (2013) : « De la relation éclairée au récit d'inspiration réaliste : l'évolution diachronique du récit de voyage au XIX<sup>e</sup> siècle. Une étude de cas ». *Travaux de littérature*, XXVI (*Itinéraires littéraires du voyage*), 289-299.
- BRINCKMANN, Joséphine de (1852) : *Promenades en Espagne pendant les années 1849 et 1850, par Mme de Brinckmann née Dupont-Delporte*. Paris, chez Frank libraire-éditeur.
- CAMBESSÈDES, Jacques (1826) : « Excursions dans les Îles Baléares ». *Nouvelles annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, 30, 5-37.
- CONTE, Édouard (1895) : *Espagne et Provence – Impressions*. Paris, Calmann Lévy.
- DAVILLIER, Jean Charles (1874) : *L'Espagne. Illustré de 309 gravures dessinées sur bois par Gustave Doré*. Paris, Hachette et Cie.
- DEMBOWSKI, Charles (1841) : *Deux ans en Espagne et en Portugal pendant la guerre civile : 1838-1840*. Paris, Charles Gosselin.
- DONNADIEU, Frédéric (1887) : « Le Félibrige à Majorque, notes de voyages ». *Revue Félibréenne*, 3, 74-84.
- DONNADIEU, Frédéric (1888) : « Le Félibrige à Majorque, notes de voyages (suite) ». *Revue Félibréenne*, 4, 17-27.
- FARINELLI, Arturo (1936) : « Le romantisme et l'Espagne ». *Revue de littérature comparée*, 16, 670-690.
- GERMOND DE LAVIGNE, Léopold Alfred Gabriel (1866) : *Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Espagne et du Portugal*. Paris, Librairie L. Hachette et Cie.
- GRASSET DE SAINT-SAUVEUR, André (1807) : *Voyage dans les Îles Baléares et Pithiuses; fait dans les années 1801, 1802, 1803, 1804 et 1805*. Paris, L. Haussmann.
- HALLAYS, André (1899) : « Majorque », in *En flânant*. Paris, Société d'édition artistique, 327-339.
- HALLAYS, André (1899) : « Souvenirs de Majorque », in *En flânant*. Paris, Société d'édition artistique, 339-343.
- HARRASOWSKY, Mme de (1895) : « Majorque. Une visite à l'archiduc Salvator ». *Revue de Géographie*, 36, 353-360.
- HARRASOWSKY, Mme de (1895) : « Majorque (suite) ». *Revue de Géographie*, 36, 408-420.
- HENRY, Paul (1884) : *Un mois en Espagne*. Angers, Germain et G. Grassin.
- ILLOUZ, Jean-Nicolas (2009) : « Nerval : l'Orient intérieur », in David Lançon et Patrick Née (éds.), *L'Ailleurs depuis le Romantisme*. Paris, Hermann Editeurs.
- IMBERT, Pierre Léonce (1875) : *L'Espagne: splendeurs et misères, voyage artistique et pittoresque. Illustrations d'Alexandre Prevost*. Paris, Plon et Cie.
- LACROIX, Frédéric (1844) : « Îles Baléares et Pithyuses », in Joseph Lavallée et Adolphe Guérout, *L'Espagne depuis l'expulsion des maures jusqu'à l'année 1847.- L'Univers Pittoresque. Histoire et description de tous les peuples*. Paris, Firmin Didot frères, vol. 30 et 31.

- LANÇON, David et Patrick NÉE [éds.] (2009) : *L'Ailleurs depuis le Romantisme, Essais sur les littératures en français*. Paris, Hermann Editeurs.
- LAURENS, Jean-Joseph Bonaventure (1945) : *Balearis Major. Souvenirs d'un voyage d'art à l'île de Majorque exécuté en septembre et octobre de 1839, ornés de cinquante-cinq planches lithographiées par J.B. Laurens*. Palma, Editorial Moll.
- MARTÍNEZ HERNÁNDEZ, Marcos (1992) : *Canarias en la Mitología*. Santa Cruz de Tenerife, Centro de la Cultura Popular Canaria.
- MATHIEU, Abdou (1887) : *L'Espagne, Lettres d'un Français à un ami, par l'abbé A. Mathieu, avec dessins de M. Vincent Lavernia, gravures de M. Laporta*. Madrid, Imprimerie de Henri Rubiños.
- MOREY TOUS Antònia (2008) : « Les transformacions econòmiques al segle XIX », in E. Belenguier (dir.), *Història de les Illes Balears* [volum III : «Miquel Duran i Antoni Marimon, dir., *Del segle XVIII Borbònic a la complexa contemporaneïtat*]. Barcelona, Edicions 62, 139-160.
- MOURA, Jean-Marc (1992) : *Lire l'exotisme*. Paris, Dunod.
- PAGEAUX, Daniel-Henri (1996) : *Le bûcher d'Hercule*. Paris, Honoré Champion Editeur.
- PERCHER, Jules Hippolyte (1888) : « À Majorque, signé Harry Alis ». *Journal des débats politiques et littéraires* des 5, 11,13 juin, 3 juillet et 19 août 1888.
- PICO, Berta et al. (2000) : *Viajeros franceses a las Islas Canarias. Repertorio bio-bibliográfico y selección de textos*. La Laguna, Instituto de Estudios Canarios.
- PIOFFET, Marie-Christine (2005) : «Le mythe des îles bienheureuses et quelques-uns de ses avatars romanesques au XVII<sup>e</sup> siècle», in Mustapha Trabelsi (éd.), *L'insularité*. Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 159-175.
- ROUBIÈRE, Léon (1881) : *Palma (îles Baléares). Impressions et souvenirs d'un excursionniste*. Alger, impr. de Cheniaux-Franville.
- SAND, George (1971) : *Un hiver à Majorque*, in Georges Lubin (éd.), *Œuvres autobiographiques II*. Paris, Gallimard, 1033-1177.
- SANTANA I MORRO, Manel (2008) : «Les transformacions socials», in E. Belenguier (dir.), *Història de les Illes Balears* [volum III : «Miquel Duran i Antoni Marimon, dir., *Del segle XVIII Borbònic a la complexa contemporaneïtat*]. Barcelona, Edicions 62, 213-230.
- TAYLOR, Isidore Séverin Justin (1860) : *Voyage pittoresque en Espagne, en Portugal et sur la côte d'Afrique, de Tanger à Tétouan*. Paris, A.F. Lemaître.
- TROTIGNON, Lucien (1895) : *En Méditerranée (notes et impressions), Sicile-Corse, Malte-Corfou, Les Baléares*. Paris, E. Dentu.
- VUILLIER, Gaston (1837) : « La bourse de Palma dans l'île de Mayorque ». *Magasin Pittoresque*, 5, 9.
- VUILLIER, Gaston (1982) : *Voyage aux îles Baléares, Les Baléares vues en 1888*. Paris, Les Editions Errances.